

Seizième année, Numéro 32, Automne-Hiver 2020-2021, publiée en hiver 2021

Images chinoises dans « *Le Sabotage amoureux* » et « *Biographie de la faim* » d'Amélie Nothomb

RABIEE Maryam

Doctorante en langue et littérature française

Université Azad Islamique, Branche centrale de Téhéran, Iran

Email: maryam_rabiie@yahoo.com

HAERI Shahla

Maître de conférences

Université Azad Islamique, Branche centrale de Téhéran, Iran

Email: shahlahaeri@yahoo.com

(Date de réception: 10/09/2020 – date d'approbation: 19/03/2021)

Résumé

Amélie Nothomb, écrivaine belge d'expression française, a passé son enfance au Japon et en Chine. Fascinée par le Japon, le pays du soleil levant, elle retrace sa vie en Chine dans « *Le Sabotage amoureux* » et « *Biographie de la faim* », et la compare avec celle du Japon, décrit dans « *Métaphysique des tubes* ». Dans cette étude nous avons essayé de trouver les images concernant la Chine, afin de mieux définir la vision de l'auteure sur ces deux pays qui ont marqué son enfance. Pour pouvoir analyser ces images, nous avons procédé à une étude comparative et imagologique. Nous avons constaté que la subjugation de l'auteure envers le Japon, l'empêche de procéder à une description réaliste de la vie et de la culture chinoises. La Chine est le pays ennemi qui l'a arrachée de son pays paradisiaque qui est le Japon. Tout est meilleur au Japon : La ville, les gens, la cuisine, les sucreries, les paysages... Le Japon a marqué l'esprit de cet enfant de cinq ans qui même adulte, n'arrive pas à échapper à son charme. Elle nous décrit dans ces deux romans son vécu en Chine et les images blessantes ou choquantes qui l'ont marquée.

Mots-clés: Amélie Nothomb, Nippon, Chine, Imagologie, Famine.

Amélie Nothomb, est une écrivaine belge de langue française. Elle vit entre Paris et la Belgique, terre de ses ancêtres. Elle est née en 1967 à Kobé, au Japon et vit successivement en Chine, au Bangladesh, en Birmanie et au Laos où son père travaillait comme consul. Ces années l'ont profondément marquée et elles sont la principale source d'inspiration de la majorité de ses romans.

Nothomb habite au Japon, au pays du Soleil Levant jusqu'à cinq ans, et elle part avec sa famille en Chine pour le nouveau poste de son père. C'est surtout dans *Le sabotage amoureux* (1993) et *Biographie de la faim* (2004) qu'elle parle de la Chine.

Sur le thème de l'Orient dans les romans, nous pouvons citer les recherches déjà effectuées en Iran. Ainsi, un article de 2012 évoque l'origine de ce goût et le resitue dans la production encyclopédique de la fin du 17^e siècle : Barthélémy d'Herbelot de Molainville (1625-1695), déploie dans *La Bibliothèque Orientale* « une image de l'Orient dont le but est de faire connaître l'Orient dans sa vérité et son érudition et les récits dont regorge l'ouvrage ouvrent paradoxalement la porte sur un Orient littéraire, source de fiction romanesque jusqu'à la fin du XIX^e siècle. » (Carnoy-Torabi : 2012). En 2014, un article évoque le goût pour l'Orient, très à la mode en France dans les années 1880 et 1920, qui est présent dans les plus grands romans de l'époque. Certaines œuvres du début du vingtième siècle peignent, chacune à leur façon, un Orient spécifique. Du point de vue géographique, cet Orient est présenté très largement, en englobant l'Extrême-Orient de Chine et du Japon, jusqu'au Proche-Orient arabe et persan. (Djavari,

Darabi Amin, 2014). Les auteurs convoquent Marcel Proust, qui dans *A la Recherche du temps perdu* dépeint l'art oriental. « L'art de l'Extrême-Orient de Chine et de Japon offre l'occasion de présenter le goût du chic chez les personnages du roman. » Il y parle « des coussins de soie japonaise, de la grande lanterne japonaise, des potiches chinoises, des cache-pot de Chine, du peignoir de crêpe de Chine et etc. » (*Ibid*). Citons également : « Le contact de Marguerite Duras avec les orientaux, notamment les Chinois a été une source d'inspiration pour plusieurs de ses personnages « fictif ». » *L'Amant de la Chine du Nord* (1991) en est un exemple célèbre. (Miralaei, Shokrian, 2010)

Il est clair que la Chine n'est pas un sujet méconnu pour les écrivains.

Aujourd'hui, alors que la Chine intrigue et fascine plus que jamais, cette synthèse des regards littéraires français portés sur l'Empire du Milieu retrace l'évolution des approches. Qu'il s'agisse des villes et des campagnes, des lacs ou des mers, des coutumes, de l'éducation, de la littérature, des événements historiques, chaque écrivain a exprimé à travers son art sa vision, sa sensibilité et son émotion. De Pascal à nos contemporains, en passant par Voltaire, Chateaubriand, Renan, Malraux, Michaux, Perse, Yourcenar et bien d'autres, cette Chine vue par les écrivains et les voyageurs offre un portrait inédit et renouvelé de cet immense pays. (Bartillat, 2004)

Dans la littérature contemporaine de fiction francophone, Amélie Nothomb s'est consacrée à l'Orient et notamment à la Chine et aux

images de ce pays dans certaines de ses œuvres. Elle y présente la Chine comme elle l'avait constatée et la décrit en images. Pour pouvoir analyser ces images, nous avons procédé à l'étude comparative et imagologique :

L'imagologie, c'est l'étude des images ou la représentation de l'étranger par un regard étranger. Elle regroupe les études sur les représentations littéraires de l'étranger, entendu comme espace, type social et littéraire, culture utilisée comme matière fictionnelle, dramatique, poétique. Ainsi, l'image « littéraire » est envisagée comme un ensemble d'idées sur l'étranger, prises dans un processus de littérisation mais aussi de socialisation. (Pageaux : 1995)

C'est donc dans le cadre de l'imagologie que nous allons étudier les images de la Chine et du Japon en tant que représentations de l'étranger vues par Nothomb dans ses romans « *Le Sabotage amoureux* » et « *Biographie de la faim* ». Nous nous concentrons ainsi sur les images données de l'espace, du type social, de la culture, comme éléments distinctifs des représentations de l'étranger, c'est-à-dire, de la Chine et du Japon.

Dans ce travail de recherche, nous avons essayé de répondre à ces questions : Est-ce que l'image présentée par Nothomb de la Chine est réelle et objective ? Dans ces deux romans, que décrit-elle : la Chine de son enfance ou la Chine actuelle ? Cette description serait-elle plutôt une comparaison ou une confrontation avec le Japon ? Nous nous sommes spécialement basée sur quatre images représentatives :

celle de la ville, celle du climat et de la nature, celle de la nourriture et celle des mœurs orientales.

1- Le Japon, paradis perdu

A cinq ans, la petite fille et sa famille quittent le Japon pour la Chine ; ce départ extrêmement douloureux lui fait quitter son pays natal, ainsi que Nishio-san, la gouvernante de sa famille et sa mère de substitution. Ce départ vers la Chine après le bonheur absolu est vécu comme une exclusion hors du Paradis. Dans les romans *Le Sabotage amoureux* et *Biographie de la faim*, elle retrace sa vie et son expérience en Chine et les compare avec celles du Japon. « C'est donc le récit d'un [...] exil par rapport à la terre natale (pour moi le Japon, car j'étais persuadée d'être japonaise) » (Nothomb, 1993 : 85)

C'est surtout dans *Métaphysique des tubes* (2000), qu'elle décrit le Japon comme elle l'avait connu. Nothomb parle du Japon comme d'un paradis terrestre, un Eldorado. Dans ce roman, elle nous décrit son enfance idyllique et « son éveil identitaire lié au plaisir, et elle parle du Japon comme un pays paradisiaque. » (Tôth, 2010 : 91) Depuis son plus jeune âge elle parle couramment le japonais et le français et elle se sent attachée à la fois au Japon, son pays natal, et à la Belgique, sa patrie. Elle se sent ainsi tiraillée entre ces deux cultures.

Lorsqu'on a demandé à l'écrivaine comment elle qualifiait le rapport entre elle et le Japon, elle a répondu : « Le Japon, c'est une partie de

moi. » Quand elle décrit son rapport avec ce pays, elle utilise les termes d'une relation humaine. Elle ajoute : « C'est une relation très ancienne, un amour fou mais impossible. » Et encore elle déclare : « Le Japon, c'est mon pays préféré. » (Tôth, 2010 : 90)

« Le Japon est un véritable objet romanesque chez elle. Comme elle est immergée dès la petite enfance dans l'élément japonais, elle présente un cas particulier. Dans plusieurs de ses romans elle parle de ce pays et elle se présente comme une japonaise. » (Tôth, 2010 : 45). Ce pays est pour elle l'objet de la fascination. « Décrire le Japon, c'est flatter sa magnificence et sa splendeur, c'est regarde[r] [...] amoureuxment vers une essence orientale » (Barthes, 2007 : 11)

Son arrivée en Chine a été un vrai désastre pour Amélie Nothomb. C'est le début des années 70, la fin de la Révolution culturelle et les Chinois vivent dans une grande misère. Amélie séjourne à Pékin dans les années 1972-1975, où la Chine est dans une situation catastrophique. À l'époque, les étrangers résidaient dans un quartier de Pékin, dans un ghetto.

Le Sabotage amoureux est écrit à la première personne du singulier. La narratrice raconte l'histoire et la vie d'une fillette de cinq ans arrivée en Chine. Dans ce roman, le premier personnage du récit parle du contraste entre son enthousiasme et la réaction des adultes : « Ma mère a toujours eu le caractère le plus heureux de l'univers. Le soir de notre arrivée à Pékin, la laideur l'a tellement frappée qu'elle a pleuré. Et c'est une femme qui ne pleure jamais. » (Nothomb, 1993 : 8). A

cause de ce changement insupportable, Amélie se trouve dans un état physique fragile. « Elle attrape de l'asthme qui ne la quittera plus. » (Lou, 2011 :79). Ce déménagement pour la Chine, apparaît comme un déracinement douloureux.

2- Les images de la Chine

Dans ces ouvrages, nous remarquons les images de la Chine et une comparaison avec celles du Japon : les images, les plus marquantes sont la ville, le climat et la nature, les mœurs et la nourriture chinoise.

a- La ville chinoise

Nothomb était heureuse durant son enfance au Kansai, tandis que la ville chinoise représente la laideur absolue. Le seul lieu du Japon dont Nothomb parle dans ses romans est le village de Shukugawa, dans les montagnes du Kansai. « Pour elle, le Kansai est l'image du bon Japon. » (Rabiee, Haeri, 2019 : 227) Elle se sent attachée à cette région sur laquelle elle s'exprime avec émotion.

C'était là, aussi, que battait mon cœur depuis ce jour où, à l'âge de cinq ans, j'avais quitté les montagnes nippones pour le désert chinois. Ce premier exil m'avait tant marquée que je me sentais capable de tout accepter afin d'être réincorporée à ce pays dont je m'étais si longtemps crue originaire. (Nothomb, 1999 : 27)

Pour elle, au Japon, la vie est colorée en rose et elle se voit comme une enfant du Kansai.

En Chine, Pékin est, comme le reste du pays, dirigé par un communisme maoïste sévère, et décrit comme un « univers de terreur et de suspicion permanente. » (Nothomb, 2004 : 57). Selon la narratrice, le Japon avec sa beauté, la fraîcheur de sa nature, la liberté des animaux et la douceur de sa langue parlée, est en contraste absolu avec la Chine enfermée et sous dictature. La narratrice compare ce nouveau pays à sa terre natale qui lui sert constamment de référence. Cette comparaison est très amère comme si elle en voulait à la Chine d'être si misérable et si pauvre : « Non seulement ce pays avait tort de ne pas être le Japon, mais il poussait le vice jusqu'à être le contraire du Japon. » (Nothomb, 2004 : 57) Ou encore : « Pékin était ce que la ville a inventé de plus laid, de plus concentrationnaire en matière de béton. » (Nothomb, 2004 : 58).

Ce qui frappe immédiatement Amélie, c'est Pékin qui est vue comme un enfer, un huis clos sous le maoïsme, sèche, aride et polluée avec une population affamée. « (...) tout ce qui n'était pas splendide était hideux. Ce qui revient à dire que presque tout était hideux. » (Nothomb, 1993 : 5) Pour elle, la Chine semble barbare, urbaine et inquiétante comparée au Japon. C'est une représentation de l'esclavage, de l'urbanité et de la famine tandis que le Japon représente la liberté, la nature et l'abondance. Elle montre le Japon comme un pays exemplaire :

Et puis la guerre m'avait appris qu'il fallait choisir son camp. Entre la Chine et le Japon, je n'avais pas eu l'ombre d'une hésitation. [...] Je vénérerais l'empire du Soleil-Levant, sa sobriété, son sens de

l'ombre, sa douceur, sa politesse. La lumière aveuglante de l'empire du Milieu, l'omniprésence du rouge, son sens tapageur du faste, sa dureté, sa sécheresse - si la splendeur de cette réalité ne m'échappait pas, elle m'exilait d'entrée de jeu. [...] L'un de ces pays était trop violemment le mien pour que l'autre m'acceptât. (Nothomb, 2004 : 78-79)

Ainsi, la lumière qui règne dans les maisons chinoises est « comme celle de l'hôpital de Kobé. » (Nothomb, 1993 : 10) Avec ironie, elle présente les conditions difficiles de l'existence à Pékin. Ainsi, quand le professeur demande aux enfants de peindre des bâtonnets de pomme de terre, elle remarque : « Suggestion, [...] qui était surtout grotesque, d'autant qu'à Pékin le prix des patates excédait de loin celui des pinceaux. » (Nothom, 1993 : 80). Amélie considère les Chinois comme inférieurs voire nuisibles. Pour elle, la Chine est en retard sur certaines technologies : « Au Japon il y avait l'air conditionné [...] Dans les pays communistes [...] il fallait un ventilateur. » (Nothomb, 1993 : 23)

En France, *Le Sabotage amoureux* séduit jusqu'à l'écrivain Michel Tournier qui écrit: « un miracle d'étrangeté et de drôlerie, la Chine communiste vue par une petite fille de sept ans. » (Joignot, 2008)

b-. Le climat et la nature de la Chine

Plusieurs chapitres de *Métaphysique des tubes* commencent par une allusion aux saisons et à la nature du Japon qui la rendaient

heureuse : « Mai commença bien. Autour du petit Lac Vert, les azalées explosèrent de fleurs », « Avec juin arriva la chaleur » et « La chaleur monta en flèche, juillet commença avec la saison humide. Il se mit à pleuvoir presque tous les jours. » (Nothomb, 2000, 81) Dans *La nostalgie heureuse*, elle en parle aussi. « [...] Tokyo a le meilleur climat du monde : splendide et sec. » « Tokyo c'est d'abord un rythme : [...], à Harajuku, chacun est un spectacle. Comparés aux Tokyoïtes, les excentriques du reste de la planète sont de petits joueurs. » (Nothomb, 2013 : 15.) La belle nature du Japon provoque souvent les souvenirs de l'enfance paradisiaque de la romancière. (Rabiee, Haeri, 2019 : 220) « Je ne suis pas née à Tokyo, je suis née dans le beau Japon. Je suis née dans la montagne, dans une maison japonaise : autour de moi tout était beau... et cela me paraissait naturel, que tout soit beau. » (Bainbrigge, Toonder, 2003 : 204)

Pour elle, d'un côté il y a le Japon où tout est beau et bon, de l'autre la Chine chargée de tous les défauts :

Ma terre était celle de la nature, des fleurs et des arbres, mon Japon était un jardin de montagne. [...] Ma terre était peuplée d'oiseaux et de signes, de poissons et d'écureuils, chacun libre dans la fluidité de son espace, A Pékin, il n'y avait d'animaux que prisonniers : des ânes lourdement chargés, des chevaux solidement attelés à des charrettes énormes, des cochons qui lisaient leur mort prochaine dans les yeux d'une population affamée à laquelle nous n'avions pas le droit d'adresser la parole. (Nothomb, 2004 : 58)

Nothomb nous emmène sur la campagne chinoise, dans le désert de Gobi, où la nature sera plus réservée. En fait, il s'agit d'un paysage totalement dénudé, désert, ce qui a pour effet de renforcer l'idée que la Chine, sous le regard de cette enfant, n'a aucune intention écologique, puisque la nature y est morte.

On connaît mal la tristesse du monde si l'on n'a pas vu les terres qui entourent Pékin. Il est difficile de concevoir que l'Empire le plus prestigieux de l'Histoire ait pu s'édifier sur une telle maigreur. Le désert est une belle chose. Mais un désert déguisé en campagne est un spectacle pénible. Les moindres cultures avaient l'air exténué. [...] S'il y a sur cette planète un paysage désolé, c'est celui-là. (Nothomb, 1993 : 63)

Et encore : « [...] Je quittais une montagne verdoyante et je trouvais un désert, celui de Gobi, qui était le climat de Pékin. Ma terre était celle de l'eau, cette Chine était sécheresse. » (Nothomb, 2004 : 57-58)

c- La nourriture chinoise

Par son attitude partielle, elle parle également en faveur de la cuisine japonaise : « Au Japon régnaient l'abondance et la variété. Monsieur Chang, le cuisinier chinois, se donnait beaucoup de mal pour rapporter du marché de Pékin l'éternel chou et l'éternelle graisse de porc. C'était un artiste : chaque jour, le chou à la graisse de porc était préparé de façon différente. » (Nothomb, 2004 : 60)

Selon la narratrice, le Tsukemono est du « raifort mariné dans une saumure jaune safran »; quant à l'Okonomiyaki, il s'agit d'une « crêpe

au chou, aux crevettes et au gingembre » ; (Nothomb, 2000: 55-56) Elle compare la cuisine nippone avec la cuisine chinoise avec une ironie méprisante et elle la décrit même dans la recherche de sucreries qui pour un enfant de cinq ans représente les délices culinaires : « À Pékin, la quête des sucreries était autrement difficile qu’au Japon. Il fallait prendre son vélo, montrer aux soldats qu’à l’âge de six ans on ne représentait pas un danger capital pour la population chinoise puis foncer au marché s’acheter les excellents bonbons et caramels périmés. » (Nothomb, 2004 : 70) Les bonbons chinois n’ont pas la même forme que les bonbons japonais. Quand la narratrice cherche des bonbons dans la maison au Japon, elle était encore plus déçue : « J’ouvris des délices et découvris, yeux écarquillés, les doublons de cacao, les perles de sucre, les rivières de chewing-gum, les diadèmes de réglisse et les bracelets de marshmallow. » (Nothomb, 2000 : 117). De même, elle constate qu’en Chine, il n’y a « pas moyen d’acheter des boissons colorées et gazeuses comme au Japon. » (Nothomb, 1993 : 11) Pour la narratrice, la nourriture est le symbole de la supériorité de la culture nippone. La famine en Chine est donc le thème central de *Biographie de la Faim*.

La championne du ventre vide, c’est la Chine. Son passé est une suite ininterrompue de catastrophes alimentaires avec des morts en pagaille. La première question qu’un Chinois pose à un autre chinois est toujours : « As-tu mangé ? » Les Chinois ont dû apprendre à manger l’immangeable, d’où un raffinement inégalé dans l’art culinaire. Il existe civilisation plus brillante, plus

ingénieuse ? Les Chinois ont tout inventé, tout pensé, tout compris, tout osé. Étudier la Chine, c'est étudier l'intelligence. Oui, mais ils ont triché. Ils étaient dopés : ils avaient faim. (Nothomb, 2004 : 73)

Les Chinois ont faim et toute leur énergie se concentre sur la recherche de nourriture et de biens. « As-tu mangé ? » est une expression, comme une salutation, une autre façon de dire « ça va ? » dans les jours de famine. Dans les années 1970, le régime communiste accède au pouvoir et il prétend que chaque Chinois peut manger au moins un bol de riz quotidien mais Nothomb dans ce passage-là fait un raccourci sur la famine de la Chine à l'époque. La fillette est choquée par ce manque et cette pauvreté sous le régime de la « bande des quatre » et elle fait une comparaison avec le pays nippon et son abondance.

d- Les mœurs chinoises

Nothomb est admirative des mœurs et de la politesse japonaises. Aussi, la narratrice des « *Métaphysiques des tubes* », oppose la dureté des Chinois à la réserve et à la politesse des Japonais même si elles paraissent parfois incongrues et choquantes. Dans *Métaphysique des tubes*, « quand la jeune Nothomb risque de se noyer dans la mer, des Japonais la regardent mourir sans intervenir afin de ne pas lui imposer d'obligation. » (Strulovici, 2006 : 91) Elle interprète la culture nippone à travers les expériences de son père qui les lui relate. Selon l'écrivaine, au Japon, « les rapports humains {...} sont extrêmement

stylisés, avec des affrontements verbaux plus ou moins ritualisés. » (Amanieux, 2005 : 45) En Chine, la petite fille voit la fatalité du travail de son père qui est obligé d'avoir des relations et des négociations avec les officiels d'un État dictatorial et corrompu. En plus la famille habite dans un appartement affreux du « boulevard de la Laideur Habitable » (Nothomb, 1993 : 5), qui se situe dans le quartier de San Li Tun où demeurent les familles de diplomates.

Sa nouvelle gouvernante, Trê, n'a pas pu remplacer sa Nishio-san. En effet, elle n'a aucun attachement pour celle-ci, et elle n'arrive pas à surmonter son manque du Japon. La petite fille, ne peut jamais se sentir chez elle et elle met en scène son manque d'identité nationale en se considérant comme « ressortissante de l'État de jamais. » (Nothomb, 2004 : 67) Aussi affirme-t-elle : « le Japon était mon pays, celui que j'avais choisi, mais lui ne m'avait pas élue. Jamais il ne m'avait désignée. » (Nothomb, 2004 : 67). Selon elle, les habitants de la Chine, n'ont pas d'avenir. Ils vivent dans le passé et ne pensent pas à l'avenir :

Les habitants de jamais n'ont pas d'espoir. La langue qu'ils parlent est la nostalgie. Leur monnaie est le temps qui passe [...] et leur vie se dilapide en direction d'un gouffre qui s'appelle la mort et qui est la capitale de leur pays. (Nothomb, 2004 : 68)

Elle décrit les Chinois comme ceux qui cherchent de l'amour et de l'amitié dans leur vie et qui sont hantés par des objets d'amour perdus :

Les jamaisiens¹ sont de grands bâtisseurs d'amours, d'amitiés, d'écritures et d'autres édifices déchirants qui contiennent déjà leur ruine [...]. Les jamaisiens ne pensent pas que l'existence est une croissance, une accumulation de beauté, de sagesse, de richesse et d'expérience ; ils savent dès leur naissance que la vie est décroissance, déperdition, dépossession, démembrement. Un trône leur est donné dont le seul but est qu'ils le perdent. (Nothomb, 2004 : 68)

Elle raconte cette expérience personnelle dans *Le Sabotage amoureux* :

La mère d'Amélie demande à l'interprète de l'ambassade s'il y a un équivalent de « monsieur » ou « madame » en chinois : « On appelle les Chinois camarades, répondit l'interprète, implacable. Oui, bien sûr, aujourd'hui, insista ma naïve mère. Mais avant, vous savez... avant ? Il n'y a pas d'avant », trancha la camarade Chang, plus péremptoire que jamais. » (Nothomb, 1993 : 83) (Lou, 2011 : 80)

3-Comment survivre en Chine ?

Dans *Le Sabotage amoureux*, la fillette se voit contrainte de trouver des moyens de survivre dans cette Chine hideuse et détestée. Elle essaie de trouver des choses et des gens qui puissent remplacer tout ce qui cause sa nostalgie et son manque dans la vie, elle se réfugie donc dans ses souvenirs du Japon. Son imagination l'aide à s'évader de ce

¹ Les jamaisiens : Lorsque la narratrice apprend que jamais elle ne retournera « à la maison », c'est-à-dire à Shukugawa, elle cherche à adopter une nationalité de rechange. Faute de pouvoir s'intégrer à sa terre d'accueil, la Chine, un pays qui lui paraît fade et hostile, elle se proclame ressortissante de « l'État de jamais ». En s'attribuant cette nationalité singulière, elle s'enracine spatialement dans un non-lieu, hors du monde, dans un espace fantasmatique où s'exprime la douleur lancinante liée au deuil impossible. (Lamberte, 2020, 9)

milieu si peu réconfortant. Son vélo devient son cheval et son premier moyen de s'échapper de cette réalité insupportable. Elle le raconte dans *Le Sabotage amoureux* :

Au grand galop de mon cheval, je paradais parmi les ventilateurs. [...] Je tenais les rênes d'une main. L'autre main se livrait à une exégèse de mon immensité intérieure, en flattant tour à tour la croupe du cheval et le ciel de Pékin. (Nothomb, 1993 : 5)

Aussi, un moyen indispensable pour oublier ce qu'elle voit autour d'elle est sa bicyclette :

La seule manière de cesser de souffrir, c'est de n'avoir plus que du vide dans la tête. La seule manière de se vider la tête à fond, c'est d'aller le plus vite possible, c'est de lancer son cheval au galop. (Nothomb, 1993 : 43)

La protagoniste ressent aussi une passion pour l'atlas qui lui permet de s'enfoncer dans la mélancolie, la nostalgie de son pays nippon : « On me surprenait dès six heures du matin couchée sur l'Eurasie, suivant du doigt sur les frontières, caressant l'archipel japonais avec nostalgie. » (Nothomb, 2004 : 66)

Dans *Métaphysique des tubes*, la relation entre la petite Amélie avec Nishio-San est décrite : « elle était toujours prête à me raconter des histoires de corps coupés en morceaux qui m'émerveillaient, ou alors la légende de telle ou telle sorcière qui cuisait les gens dans un chaudron... » (Nothomb, 2000 : 57-58). En manque d'affection, après

la séparation d'avec sa Nishio-San, la fillette fait la connaissance d'Elena et développe une fascination pour elle :

Le centre du monde était de nationalité italienne et s'appelait Elena. [...] Elena avait six ans. Elle était belle comme un ange qui poserait pour une photo d'art. Elle avait les yeux sombres, immenses et fixes, la peau couleur de sable mouillé. [...] Ses joues dessinaient un ovale céleste, mais rien qu'à voir la perfection de sa bouche, on comprenait combien elle était méchante. (Nothomb, 1993 : 32-33).

Elle devient follement attachée à cette fille de diplomate italien. Pour elle, Elena est décrite comme une enfant idéale : « Son corps résumait l'harmonie universelle, dense et délicate, lisse d'enfance, aux contours anormalement nets, comme si elle cherchait à se découper mieux que les autres sur l'écran du monde. » (Nothomb, 1993 : 33)

Elena a tout ce qu'il faut pour être une enfant parfaite, mais derrière la surface parfaite se cache la méchanceté. Cette méchanceté innée se montre entre autres choses dans sa façon de jouer avec les sentiments de la petite Amélie et de lui faire dépasser ses limites pour montrer son amour pour elle. La protagoniste confie à Elena qu'elle ferait tout pour elle. Elena exploite la situation, elle lui demande de faire vingt fois le tour de la cour de récréation en courant. Elena fait semblant de ne pas faire attention à Amélie et parle avec un garçon de sa classe. Quand celle-ci a fini sa course, Elena lui demande de recommencer. Elle court jusqu'à perdre haleine et s'évanouit. Nous voyons donc que cet amour pour Elena est bien différent de l'amour pour Nishio-san. Alors que ce dernier était basé sur la bonté et la gratuité, l'amour pour

Elena est un amour masochiste : il faut souffrir pour l'obtenir. Quand la fillette décide de forcer Elena à l'aimer en retour celle-ci lui répond par un rire moqueur :

Elle eut un petit rire méprisant. Il était clair que je venais de dire une idiotie. Il fallait donc lui expliquer pourquoi ce n'en était pas une : - Il faut que tu m'aimes parce que je t'aime. Tu comprends ? Il me semblait qu'avec ce supplément donné tout rentrerait dans l'ordre. Mais Elena se mit à rire plus fort. Je ressentis une blessure confuse. Pourquoi tu rigoles ? D'une voix sobre, hautaine et amusée, elle répondit : - parce que tu es bête. Ainsi fut accueillie ma première déclaration d'amour. (Nothomb, 1993 : 39).

Nous pouvons dire que cette histoire amère est une leçon « de l'apprentissage de l'amour, à travers le sentiment éprouvé pour Elena et l'expérience douloureuse du mépris de celle-ci. » (Dewez, 2013 : 9) « Merci à Elena, parce qu'elle m'a tout appris de l'amour. » (Nothomb, 1993 : 124)

La narratrice divise son apprentissage en quatre parties : « je découvrais tout en même temps : éblouissement, amour, altruisme et humiliation. Cette tétralogie me fut jouée dans l'ordre dès le premier jour. » (Nothomb, 1993 : 39) La réaction froide d'Elena est comme un grand échec pour la fillette et reste comme une mauvaise expérience en Chine. Selon Nothomb, la Chine exerce de la fascination sur les Occidentaux et beaucoup de gens ne voient pas la laideur de la Chine moderne. Celle-ci a le pouvoir de rendre prétentieux tous ceux qui y sont allés et même tous ceux qui en parlent.

Aucun pays n'aveugle à ce point : les gens qui le quittent parlent des splendeurs qu'ils ont vues. Malgré leur bonne foi, ils ont tendance à ne pas mentionner une hideur tentaculaire qui n'a pas pu leur échapper. C'est un phénomène étrange. La Chine est comme une courtisane habile qui parviendrait à faire oublier ses innombrables imperfections physiques sans même les dissimuler, et qui infatuerait tous ses amants. (Nothomb, 1993 : 9)

Dans un passage, elle se présente comme une narratrice et elle semble s'excuser de donner des sentiments négatifs à l'égard de la Chine :

[...] cette histoire se passe en Chine, mais à peine [...] C'est une histoire de ghetto. C'est donc le récit d'un double exil : exil par rapport à nos pays d'origine (pour moi le Japon, car j'étais persuadée d'être japonaise), et exil par rapport à la Chine qui nous entourait mais dont nous étions coupés [...].(Nothomb, 1993 :82-85)

Les images de la Chine, nous décrivent surtout le vécu difficile de la narratrice dans ce pays. La confrontation de ce pays imposé avec son paradis perdu qui est le Japon, la rendent encore plus malheureuse. A travers ces images la narratrice nous montre aussi la Chine maoïste vue par une fille de cinq ans. Dans ces deux œuvres, nous avons constaté une sorte de nostalgie de l'origine qui pour elle, est le Japon. Nothomb y dépeint un inconfort devant la perte, un malaise face à la migration géographique. Il se peut bien que les ressemblances et dissemblances, l'analogie et le contraste, soient à la base de la psyché humaine et de l'intelligibilité ; donc d'une prise de conscience de la

dimension étrangère chez une écrivaine d'une culture différente. Aussi l'écrivaine comparatiste ne se voyait pas obligée de se justifier pour faire accepter ses images. Elles ne sont que des souvenirs enfantins sauvegardés ainsi au plan négatif ou critique.

Conclusion

À la demande du gouvernement belge, la famille Nothomb quitte le Japon pour la Chine en 1972. Amélie, qui était sédentaire enracinée, décrit son arrachement au sol nippon en termes de « fin du monde » et de « chaos absolu » (Nothomb 2004 : 70). Il n'est donc pas surprenant que la narratrice-personnage ne soit pas d'emblée disposée à apprécier l'espace chinois dans lequel elle est catapultée. Dans *Biographie de la faim*, Amélie appréhende ce pays qui « poussait le vice jusqu'à être le contraire du Japon » (Nothomb 2004 : 72) en le comparant systématiquement à ses anciennes références géographiques et culturelles nipponnes, superposant constamment les nouveaux espaces aux anciens. Si le Japon était sobriété, sens de l'ombre, douceur et politesse, la Chine est plutôt lumière aveuglante, couleur rouge et dureté (Nothomb 2004 : 99-100).

« En étudiant *Biographie de la faim*, nous avons montré que la narratrice-personnage Amélie présente de façon cyclique des affects de tristesse associés à des deuils géographiques impossibles, en plus de développer une avidité caractéristique du déni maniaque. » (Lambert-Perreault, : 2020) Par une étude imagologique, nous avons

constaté que la romancière nous fait découvrir une image négative de la Chine par rapport au Japon qui la fascine. L'écrivaine crée en somme la Chine de ses propres connaissances et de ses expériences à travers des images subjectives. Nothomb tend à se faire des idées générales à partir de ses observations et elle nous invite à partager ses peines. La Chine n'a jamais réussi à combler la narratrice autant que le Japon et le départ du Japon est souvent présenté en contraste avec la Chine. Elle ressent très clairement ce pays comme l'Autre du Japon. L'Ailleurs est le Japon qui est souvent considéré comme un paradis.

Dans *Biographie de la faim*, le texte développe plusieurs thématiques chères à l'auteure, comme le rapport à l'autre, le déracinement et le paradigme beauté/laideur et faim. L'expérience chinoise lui permet de connaître une première relation à l'Autre par l'amour qu'elle porte à Elena, sa camarade de classe. Même cette relation devient une source de souffrance, car elle n'est pas réciproque. Elle entre dans une relation de type masochiste, comme si toute nouvelle expérience hors du Japon se terminait par une souffrance.

Peu nombreux, les détails, souvent présentés par un regard d'une enfant, permettent toutefois de saisir la brutalité et l'absurdité du contexte sociopolitique chinois et, peut-être, de voir avec un regard différent la violence de ce pays ; un regard qui critique le régime communiste et son impuissance. « La protagoniste s'interroge sur le sens du mot « communisme » pour aboutir à la conclusion qu'« un

pays communiste est un pays où il y a des ventilateurs. » (Nothomb, 1993 : 23) » (Dewez, 2013)

Cette colère et ce dédain manifestés envers la Chine démontrent qu'au-delà du nationalisme, l'attitude de la narratrice reste ethnocentrique. Dans la pratique, l'ethnocentrisme se manifeste le plus souvent par un discours péjoratif à l'endroit des autres, accompagné d'une attitude allant du mépris à l'hostilité en passant par la condescendance. (Dubé, 2006 : 77)

Cela signifie, entre autres, que la protagoniste ne voit le monde que du point de vue japonais et des valeurs qui lui sont associées...La narratrice méprise la Chine et pose le pays nippon comme un pays à imiter, à envier pour sa douceur et sa sobriété considérées comme des valeurs plus « élevées » que la dureté et l'ornementation ostentatoire de l'art chinois. Elle omet de mentionner que bon nombre de traditions japonaises proviennent de la Chine, comme l'écriture des idéogrammes ou la cérémonie du thé. De même, la Chine est-elle l'un des seuls pays asiatiques à avoir été considéré, par les explorateurs, comme porteur d'une richesse culturelle et non d'un pauvre primitivisme. (Dubé, 2006 : 30)

Sa subjugation pour le Japon devient presque un comportement chauviniste envers la Chine et le regard de la narratrice obnubilé par le Japon, ne voit en Chine que les images négatives et dévalorisantes. Son amour absolu pour le Japon l'empêche d'être impartiale et de comprendre que son regard est « oblitéré de surcroît » (Lou, 2011, 81) pour la Chine.

Bibliographie

Amanieux, Laureline (2005), *Amélie Nothomb : l'éternelle affamée*, Paris, Albin Michel.

Bainbrige, Susan, Den Toonder, Jeanette (2003), *Amélie Nothomb, Authorship, Identity and Narrative Practice*, New York, Peter Lang.

Barthes, Roland (2007), *L'Empire des signes*, Paris, Seuil.

Collectif (2004), *La Chine vue par les écrivains français. Anthologie*, Paris, Bartillat.

Carnoy-Torabi, Dominique (2012). « Barthélémy d'Herbelot : du bon usage de l'Orient », *Plume*, 15, pp : 71-82. URL : 10.22129/plume.2012.48867

Dewez, Nausicaa (2013), *Fiche de lecture: Le Sabotage amoureux*.

Djavari, Mhammad Hossein , Darabi Amin, Mina (2014), « L'étude de l'art persan dans *À la recherche du temps perdu* », *Revue des Études de la Langue Française*, 11, pp. 33-42. URL : <http://dx.doi.org/10.22108/relf.2635.20345>

Dubé, Geneviève. (2006), *La représentation de l'Orient chez Amélie Nothomb : un nouvel exotisme?* , Thèses et mémoires électroniques de l'Université de Montréal. URL : <http://hdl.handle.net/1866/17264>

Joignot, Frédéric (29/8/2008), *Entretien avec Amélie Nothomb : Amélie Nothomb, La surfaim d'écriture*. URL : <https://www.lemonde.fr/blog/fredericjoignot/2008/09/29/73/>

Lambert-Perreault, Marie-Christine (2020), *Le soleil noir d'Amélie Nothomb, Lecture psychanalytique de Biographie de la faim*, URL : <https://post-scriptum.org/14-11-le-soleil-noir-damelie-nothomb/>

Lou, Jean -Michel. (2011), *Le Japon d'Amélie Nothomb*. Paris: L'Harmattan.

Miralaei, Anvarossadat & Shokrian, Mohammad J avad (2010), « Le Je(u) autobiographique à travers la trilogie familiale de Duras », *Recherches en Langue et Littérature Françaises*, Revue de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, 213, pp : 69-80.

URL : https://france.tabrizu.ac.ir/article_676.html

Nothomb, Amélie, (2013), *La nostalgie heureuse*, Paris, Albin Michel.

————— (2004)., *Biographie de la Faim*, Paris, Albin Michel.

————— (2000), *Métaphysique des tubes*, Paris: Albin Michel.

————— (1993), *Le Sabotage amoureux*, Paris: Albin Michel.

Pageaux, Daniel-Henri, (1995), « Recherche sur l’imagologie : de l’Histoire culturelle à la Poétique », *Revista de Filología Francesa*, 8. Servicio de Publicaciones. Univ. Complutense, Madrid, pp.135-160. URL:

<https://revistas.ucm.es/index.php/THEL/article/download/.../34104>

Rabiee, M & Haeri, SH. (2019), « Images nippones dans Stupeur et tremblements et Métaphysique des tubes d’Amélie Nothomb », *Plume*, 29, : 216-231. URL : [10.22129/plume.2019.164660.1080](https://doi.org/10.22129/plume.2019.164660.1080)

Strulovici, Hiroko. (2006), « *Amélie Nothomb et le Japon* », master’s Theses, San José State University. URL : https://scholarworks.sjsu.edu/etd_theses/2980/

Tôth, Ferenc, (2010), *Le Japon et l’œuvre romanesque d’Amélie Nothomb*, Paris, Editions Universitaires Européennes EVEDEZ.